FICHE FILM

Un instant d'innocence

de Mohsen Makhmalbaf

Fiche technique

Iran/France - 1997 - 1h18
Couleur

Réalisation, scénario et montage :
Mohsen Makhmalbaf

Photographie :
Mahmoud Kalari

Musique :
Madjid Entezami

Interprètes :
Mirhadi Tayebi

Ali Bakhshi

Ammar Tafti

Marjam Mohamadamini

Mohsen Makhmalbaf

Moharam Zinalzadeh

Résumé

Un ancien policier d'une quarantaine d'années se rend à Téhéran chez le réalisateur Mohsen Makhmalbaf pour lui demander un rôle dans son prochain film. Les deux hommes se sont connus vingt ans plus tôt. A 17 ans, alors militant contre le régime du Shah, Makhmalbaf s'était battu avec ce policier pour le désarmer : l'affaire a mal tourné, Mohsen a passé quelques années en prison. Au lieu d'un rôle, le réalisateur lui propose aujourd'hui de reconstituer cet épisode dramatique dans un film. Chacun de son côté disposera d'une équipe de tournage, ils dirigeront et filmeront «leur personnage» de leur point de vue.

Critique

Dans **Close up**, Abbas Kiarostami retrouvait et mettait en scène un mythomane qui s'était introduit dans une famille de Téhéran, en se faisant passer pour Mohsen Makhmalbaf, le plus populaire des cinéastes iraniens. Et voilà qu'à son tour Makhmalbaf invente une fiction qui flirte avec le réel: il a retrouvé, lui, le policier qu'il avait agressé vingt ans plus tôt, sous le régime du Shah. Il décide de reconstituer cet épisode de sa jeunesse qui lui a valu plusieurs années de prison.
Dans un pays où les autorités imposent une pensée unique, Makhmalbaf, comme Kiarostami, multiplie les points de vue : il demande à l'ex-policier de tourner sa propre version des faits. **Un instant d'innocence** débute sur le ton d'une comédie légère, une sorte de «marivaudage politique». Les deux hommes partent en quête de deux comédiens qui leur ressemblent. Chacun cherche le double de ses jeunes années. L'ex-policier, qui court après un amour perdu, veut être joué par un beau garçon; Makhmalbaf, lui, choisit un étudiant qui lui rappelle son idéalisme d'antan (il veut «sauver l'humanité, planter des fleurs en Afrique et donner du pain aux pauvres»). On peut reprocher à cette très pirandellienne mise en abyme quelques coquetteries, dont un long plan fixe dans la neige, trop directement inspiré du cinéma de Kiarostami. N'empêche : de cette confrontation des points de vue, du vrai et du faux, de la réalité et de la fiction jaillissent des vérités dérangeantes. C'est l'image d'une mendiante à qui on fait reprendre sa réplique, et dont on devine qu'elle ne joue pas un rôle. Ce sont les protestations d'une jeune fille voilée de noir, qui se plaint de devoir rester cloîtrée à la maison. Bref, cet «instant d'innocence» n'a évidemment rien d'innocent...

Bernard Genin
Télérama n°2465 - 9 Avril 1997

Avant d'aborder ce film majeur, il faudra se débarrasser impérativement de tout un tas d'a priori du genre «Il ny a pas d'autre cinéaste iranien qu'Abbas Kiarostami», voire «Marre de ces mise en abyme systématiques de la réalité dans la fiction». Une fois encore, on retrouve en effet ce dispositif tarabiscoté - et récurrent dans la cinématographie iranienne.
(…) Passeport idéal pour ce voyage exigeant : sa splendeur visuelle. Dès le premier plan, le chant du muezzin s'élève sur un silence «religieux» et le spectacle vibrant et sensuel de la ville s'épanouit. Dès lors, il suffit de se laisser glisser. Et quand l'attention menace de se relâcher, Makhmalbaf sait nous prendre par la main. Exemple : une scène dans une voiture commence en caméra subjective, manière d'impliquer l'audience. Mais le réalisateur la termine en filmant le véhicule de l'extérieur, nous rendant ainsi notre place de spectateurs. Le parcours personnel de Makhmalbaf, ancien religieux intégriste, violemment opposé au cinéma, puis devenu cinéaste critique du régime du Shah d'abord, mais aussi des dogmes islamiques par la suite, est tellement passionnant qu'on ne saurait imaginer de meilleur matériau pour ses films. Une fois encore, il plonge ici dans son passé, ausculte ses contradictions et livre un film qui emporte l'adhésion. Bien sûr, il reste çà et là quelques traces de blocages : on peut se demander par exemple pourquoi la jeune fille porte un voile alors que la reconstitution a lieu a l'époque du Shah, précisément celle où les femmes n'en portaient pas. Mais pas de quoi lancer une fatwa : la fin, métaphore superbe et limpide, élude sans appel toute ambiguïté sur le message de l'auteur.
Et puis, il faut compter avec l'humour du cinéaste. Autrefois crispé, il n'hésite pas ici à se moquer de lui-même dès que l'occasion se présente. Ainsi, lors du casting pour son propre rôle choisit-il le comédien qui déclare vouloir «sauver l'humanité». Ironie, mais aussi sincérité puisque l'humain au-delà du religieux, c'est le programme de Makhmalbaf aujourd'hui.
Illustrations à tous les étages : le jeune acteur cherche éperdument celle qui partagera son vœu, le policier commence par rejeter le comédien qui doit l'incarner puis finit par lui transmettre le meilleur de lui-même... Tous les artifices s'effacent derrière ce qui taraude Makhmalbaf : la vérité de l'homme, sa capacité d'aimer et de souffrir, de rechercher la perfection malgré ses faiblesses. Un programme simple mais ambitieux traité avec grâce dans un film court mais dense. Ce postulat, Makhmalbaf l'a d'abord développé dans de nombreux livres : il est un écrivain reconnu dans son pays. Mais il est aussi, et surtout en l'occurrence, un grand metteur en scène. Sans aucune ostentation, la composition des plans est un modèle de rigueur, le découpage d'une grande intelligence, et la caméra d'une fluidité impressionnante.
Deux semaines après le virtuose film gigogne de Raoul Ruiz, Makhmalbaf prouve à son tour que le cinéma à son meilleur peut être un vertigineux miroir grossissant de la beauté cachée et de la réalité complexe du monde. Que ce soit pour contourner la censure ou par simple goût du trompe-l'œil, Mohsen Makhmalbaf nous balade, à tous les sens du terme.

Olivier Nicklaus
Les Inrockuptibles n°99 - 9 Avril 1997

Pendant qu'il tournait **Salam cinéma**, en 1994, Mohsen Makhmalbaf vit apparaître, parmi les candidats au casting, un policier qu'il avait attaqué, poignardé, vingt ans plus tôt, soit cinq ans avant la révolution islamique, pendant sa période la plus militante. L'homme au physique ingrat fut intégré au film, revendiquant de pouvoir jouer un héros sympathique, sinon un jeune premier. Makhmalbaf lui offre ici une seconde chance dans un

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

film qui s'efforce de reconstituer les circonstances de leur première rencontre. Chacun des deux hommes, prétendument doté d'une caméra, doit mettre en scène de son côté le personnage qu'il était au moment de l'agression. Il doit donc choisir l'acteur qui l'incarnera à l'écran (redoutable mise à l'épreuve du narcissisme) et le diriger, poursuivant, à travers lui, sa propre jeunesse.

Si, dans **Close Up** d'Abbas Kiarostami, Sabzian, l'imposteur, jouait le rôle d'un réalisateur (de Makhmalbaf justement), le policier, dans **Un instant d'innocence**, venu pour faire l'acteur, se retrouve donc cinéaste. Nombreux sont de fait les parallèles et les passerelles entre les deux films et les deux univers, dès la recherche de l'adresse de Makhmalbaf dans la première séquence. D'aucuns le regretteront, qui commencent à s'irriter de la multiplication des mises en abyme dans le cinéma iranien contemporain. Mais, lorsqu'on sait que le sujet de **Close Up** - à en croire l'auteur de **Salam cinéma** - a été proposé à Kiarostami par Makhmalbaf lui-même, et que l'arrestation de Sabzian rejoue l'interpellation policière de Makhmalbaf dans son film **La Noce des bénis**, on se dit tout simplement que le dialogue entre les œuvres des deux cinéastes iraniens continue.

Le plus surprenant dans **Un instant d'innocence**, qui succède dans la filmographie de son auteur au très allégorique et touristique **Gabbeh**, c'est son dépouillement. Des rues, des allées bordées d'arbres, enneigées, de grands murs troués d'une porte unique en constituent les motifs principaux. De ce minimalisme, Makhmalbaf tire profit en conférant davantage de présence au hors-champ et de force au cheminement spatial et temporel de son récit. Son cinéma devient ludique et déstabilisant, comme régénéré par un retour à l'enfance. Une enfance où l'on crée d'un rien, d'une seule porte fermée, des fictions infinies, conjuguées au présent, au passé, au futur ou au conditionnel. «Étant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?» écrivait Jean Tardieu. Une enfance où l' on se plaît à jouer au général, à la passante, au papa et à la maman de l'humanité, où l'on se prend pour Robin des Bois ou bien pour un Viking, rêvant de mourir, «le sabre à la main, en martyr». Jusqu'à ce que l'un des participants crie pouce, «Je ne joue plus», comme le fera le policier quand il réalisera... de quelles machinations il a été le jouet. Mohsen Makhmalbaf ne l'aurait donc pas engagé pour se faire pardonner son geste criminel, et lui permettre de retrouver la femme de ses rêves que cet attentat lui a fait perdre de vue ? «Si le cinéma n'arrive pas à être l'intermédiaire entre deux personnes qui s'aiment, alors à quoi sert-il ?» aime-t- il pourtant répéter.

Ce retour sur le passé «commun» du policier et de son agresseur devenu cinéaste a essentiellement pour enjeu de faire le point sur ce qui les a mûs l'un et l'autre pendant près de vingt ans. La désillusion du policier sur laquelle **Un instant d'innocence** se focalise ne doit pas détourner notre attention de l'autre désenchantement, tout aussi sentimental, dont elle témoigne pour ainsi dire en creux. Les deux protagonistes prennent en effet acte ou conscience qu'ils ont été abusés par une mise en scène (l'insistance de la femme ou la révolution islamique) et qu'ils ont, pour l'heure, fondé leur vie sur une chimère. Et il semble bien qu'il n'y ait aujourd'hui, aux yeux de Makhmalbaf, pas plus de souci d'égalité et de justice sociale dans l'État né de la révolution qu'il n'y avait d'amour dans la séduction entreprise par la «passante régulière».

En opérant ainsi le lien entre l'intime et le politique, le réalisateur du **Cycliste** prend une nouvelle fois ses distances avec son propre passé et celui du régime en place. N'en déplaise au pouvoir actuel, le temps, pour lui, semble révolu des films de propagande qui prétendaient servir les idéaux et la cause de la révolution. Reste que son discours n'est pas exempt d'ambiguïtés. La portée relative de son autocritique, le refus de re-produire l'agression (les temps changent, la terre tourne et les rayons de soleil se déplacent) et l'euphémisation de la violence (celle du coup de couteau, mais aussi la violence carcérale que Makhmalbaf a connue «en retour») peuvent nous questionner. Quant à la réduction finale du film, d'une part à l'idéal (via la double offrande symbolique, du pain et de la fleur) et d'autre part à la seule rivalité amoureuse entre les deux protagonistes, elle peut paraître à son tour excessivement naïve. Faut-il alors y voir une crainte de la censure ? Ou bien le réalisateur entend-il dorénavant complètement déserter le champ du politique ? En aura-t-il le choix ? L'avenir, cette fois, pourra seul nous apporter la réponse.

Stéphane Goudet

Positif n°434 - Avril 1997

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

Le réalisateur

Mohsen Makhmalbaf est né en 1957, dans un quartier pauvre au Sud de Téhéran. Peu après sa naissance, son père les abandonne, sa mère et lui. A l'âge de quinze ans, c'est à son tour de subvenir aux besoins de sa famille ; il quitte le lycée. C'est à cette époque qu'il s'engage politiquement contre le régime du Shah. En 1974, à dix-sept ans, il est pris dans l'attaque d'un commissariat, est emprisonné plusieurs années et libéré au moment de la Révolution islamique.
A partir de 1980, il délaisse la politique pour l'art, publie des nouvelles, des pièces de théâtre et un roman. Il s'oriente alors vers le cinéma et réalise en 1982, son premier film. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des cinéastes les plus populaires de son pays.

Filmographie

Courts métrages

Extraits d'images de la période Ghajar 1993

La pierre et le verre

Longs métrages

Nassouh le repentant 1982

Deux yeux morts 1983

Aller du Diable vers Dieu 1984

Boycott 1985

Le camelot 1986

La noce des bénis 1989

Le temps de l'amour 1990

Les nuits de Zayandehroud 1991

Nasseredin Shah, l'acteur de cinéma 1992

L'acteur 1993

Salam cinéma 1994

Gabbeh 1995

Le pain et le vase (Le policier) 1996

Un instant d'innocence 1997

Documents disponibles au France

Diapositives : 1 jeu

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83